« On est à bout » : à Bordeaux, les riverains du quartier Saint-Paul, ravagé par le crack, vivent l'enfer au quotidien. « Ça va péter (…) On vit dans la saleté. Ils pissent et chient partout »

08/10/2022 à 12h34



REPORTAGE – Dans le quartier Saint-Paul, les riverains explosent. Une association de soins y attire les drogués, générant insécurité et saleté permanentes.

(…) Nous avons d'abord rendez-vous à l'association La Case, qui gère le centre d'accueil honni. Sa directrice Véronique Latour affirme que la structure n'est pas là par hasard. *«Nous nous sommes installés ici car nous avons voulu nous rapprocher des usagers de drogues, et non l'inverse. Ce quartier est désormais gentrifié, mais il a toujours abrité des marginaux. Les nouveaux arrivants le découvrent»*. Elle concède en revanche que *«l'apparition du crack a changé la donne. Il rend ces gens plus visibles, car c'est un psychostimulant»*. La Case recense une centaine de passages quotidiens dans ses locaux,

où les *«usagers»* peuvent se doucher, consulter un médecin, un assistant social ou encore un psychiatre… Et obtenir du matériel d'inhalation ou d'injection. À charge pour eux de faire leur affaire discrètement dans les alentours. Combien sont-ils ? *«C'est difficile à estimer. Mais nous doublons chaque année nos distributions de pipes à crack»*, admet sans fausse pudeur la directrice.

(…) Une restauratrice : *«Non, et là ce n'est pas seulement une question de voisinage. J'éduque mes enfants dans le respect des valeurs, du travail, de la responsabilité. Je n'ai pas envie que mes impôts servent à payer cela ! En revanche, des centres de prise en charge, loin de la ville, qui pourraient se concentrer sur le sevrage, alors là oui, nous sommes ok»*. Une idée défendue par d'autres spécialistes du secteur, voire par les médecins. Mais l'urgence est à la sécurisation. *«Ça va péter, on vit avec une pression hallucinante et dans la saleté. Quand des groupes de toxicos se massent devant La Case, que vous voulez passer avec votre poussette, vous faites comment ?»*, s'ébahit de colère une autre passante, qui décrit des *«hommes et femmes chiant et pissant partout»*… preuves photographiques à l'appui.

(…) Charlotte, Bordelaise d'origine, nous mène dans la petite rue Saint-Éloi, où les camés consomment. Ils y jettent partout seringues, déchets (y compris dans son jardin, derrière l'église), s'engueulent, urinent ou défèquent sur les pas-de-porte. Quand elle et son compagnon partent prendre leur voiture au parking Victor-Hugo, rebelote : *«À chaque fois c'est un risque, quand il faut les croiser ou les enjamber pour accéder à un escalier ou un ascenseur »*. Les sombres anecdotes s'enchaînent, le regard se perd dans le vide… Puis elle fond franchement en larmes : *« mais franchement, qu'est-ce qu'on a fait ? Comment on peut nous laisser vivre ça ? Dites-leur que ce n'est plus possible ! On est à bout ! »*

(…) À nouveau nous déambulons dans les rues. Un vicaire de l'église Saint-Éloi explique qu'il a *«parfois des discussions*

avec ces pauvres gens. Mais le lendemain, ils ne nous reconnaissent plus». Des punks et leurs chiens zonent devant l'entrée de La Case, un instant rieurs, le suivant hurlant des insanités. Au Palais des sports, déjà les matelas se sont multipliés, déjà on y lambine, déjà on y urine. La rue Saint-Éloi, sans qu'on y prenne garde, est désormais barrée par un caddie volé et un vieux sommier. Une femme sans âge et son acolyte ont disposé du matériel d'inhalation sur un pas-de-porte, et commencent leur potion maudite. La misère en quelques heures a refait son camp. Si l'on regarde ailleurs, que c'est beau, pourtant.

Le Figaro